

Bernard Pierrat

PENSER AUTREMENT, PENSER DEMAIN

Conférence donnée à Firminy avec le soutien de la Fondation Le Corbusier et l'Association des Amis de Teilhard de Chardin, le 15 septembre 2006, d'après le livre de l'auteur : « Penser autrement, penser demain » Aubin Editeur.

Les bouleversements majeurs de la fin du XXe siècle m'ont poussé à jeter un regard critique sur la société. Ce qui a priori se présentait comme une succession de crises, n'était en réalité que les prémices d'une mutation confirmée par la chute du mur de Berlin en 1989, puis les ondes de choc terroristes du 11 septembre 2001.

L'humanité est secouée par l'incertitude qui doit susciter en nous une révolution conceptuelle basée sur le projet. Ce n'est plus le passé, mais l'avenir qui doit motiver notre façon de penser et d'agir. Penser demain c'est infléchir la flèche du temps, car l'évolution dépend désormais de nous.

GERER LE PRESENT

Nous sommes naturellement enclins à penser et à agir en fonction de critères forgés dans le passé. Or, l'accélération des événements qui ont jalonné la deuxième partie du XXe siècle a bousculé les concepts que nous imaginions immuables.

En imaginant demain, je construis un domaine inaccessible à ceux qui considèrent le présent comme le reflet du passé et le futur comme une fatalité. En ce début du XXIe siècle, le décalage entre l'éducation reçue et le mouvement des idées jaillies des découvertes de la science, repose l'éternelle question : d'où venons-nous, où allons-nous ?

Il y a plus de soixante ans, Teilhard de Chardin, précurseur de la mondialisation qu'il appelait « *la planétisation humaine* » fixait ainsi les conditions de sa réussite : « *Il faut que, en se planétisant, ils (les Hommes) aient conscience de devenir, sans se confondre, un même quelqu'un* ». (TV p, 153) Après l'hominisation, l'humanisation. Après l'Homme, l'humanité.

Savoir que je fais partie de l'espèce humaine ne peut que m'inciter à me structurer moi-même en fonction de tous les autres qui constituent cette espèce. Nul ne peut dire « *je* » à ma place. Le « *je* » m'appartient, mais j'appartiens à la société. « *Je* » ne devient « *moi* » qu'à travers les autres. « *Je* » et « *nous* » sont indissociables.

Si l'être humain est parvenu à percer de nombreux mystères en scrutant l'infiniment grand du cosmos, l'infiniment petit de la matière et l'infiniment complexe de la vie, il a aussi inventé la démesure. Le sublime côtoie l'horreur, l'amour est défigurés par la haine. Face à ces extrêmes, l'Homme saura-t-il gérer les pulsions qui permettent de construire demain ?

Ce n'est pas l'évolution biologique de l'Homme qui doit susciter notre réflexion, elle est trop lente pour être perceptible, mais son évolution culturelle et sociale qui dépend désormais de chacun de nous. Si l'on remonte aux ancêtres de l'Homme, il y a trois millions d'années, l'on découvre un progrès constant, tant au point de vue de la technique que de la pensée. Par contre, si l'on néglige le facteur temps, la vision est faussée et l'on se perd dans les contradictions liées à l'état d'imperfection de la nature humaine. L'emprise des plus forts sur les plus faibles éclipse les effets du progrès.

Science et philosophie

Le propre de la philosophie est d'aiguiser l'esprit critique. Or l'esprit critique n'a plus de sens aujourd'hui s'il ne repose pas sur un soubassement scientifique. En moins d'un siècle, les découvertes ont changé notre regard sur le monde. Les notions de temps et d'espace, de vie, de matière, de hasard, qui étaient l'objet de la réflexion philosophique, ont été radicalement modifiées par la science, mais notre émerveillement n'en est-il pas plus grand ?

Certes, notre confort intellectuel est troublé. Les grandes religions, faute d'avoir pu ou su s'adapter à cette mutation sont ébranlées. Elles sont restées trop ancrées dans une pensée dogmatique qui freine et souvent bloque la recherche. Le rôle des religions se situe ailleurs. Il consiste dans l'essentiel à transformer l'angoisse existentielle en espoir pour relier les humains, non seulement entre eux, mais à ce qui les dépasse selon la première étymologie du mot religion « *religare* ». Mais cela ne suffit plus.

Cherchant la vérité qui ne peut être que devant eux, les Hommes sont appelés à relire les textes sacrés à la lumière d'une relecture de l'univers dévoilée par la science, selon la deuxième étymologie du mot religion « *relegere* ». Relier et relire sont indissociables dans la quête du sens, ce qu'ignore le scientisme, comme le dogmatisme religieux.

La valeur de l'être humain

Jadis, seules les croyances étaient habilitées à régir les rapports humains et la valeur accordée à l'Homme dépendait entièrement d'elles. Aujourd'hui, la connaissance prend de plus en plus le relais de la croyance. Elle nous dévoile que l'Homme représente l'élément le plus complexe d'un cheminement qui a débuté quand l'évolution s'est mise en marche. Mais sommes-nous sûrs de représenter ce que l'évolution a produit de plus performant ? Nous le croyons, mais que représentons-nous à l'échelle de l'univers ?

Quantitativement, la Terre ressemble à un grain de sable perdu dans le désert, mais qualitativement, sachant ce que nous savons, nous avons acquis un certain pouvoir qui nous incite à orienter l'évolution et non plus à la subir.

Il est évident que la science n'explique pas tout et elle n'expliquera jamais tout. Sa seule mission est d'apporter un éclairage nouveau sur la réalité qui nous entoure, en nous forçant à remettre en question nos vieilles croyances. Le conservatisme, sous toutes ses formes, offre à l'Homme une sécurité et une stabilité. Or la vie ne cesse d'évoluer entraînant l'Homme dans son changement.

Déconcerté par le vent nouveau qui se lève, l'Homme est tenté de résister en s'agrippant aux repères du passé. C'est l'impression première qui ressort d'une analyse rapide du déroulement de l'Histoire. Mais si nous regardons de plus près, n'est-ce pas au contraire l'Homme qui est l'artisan principal du changement ? On ne peut répondre qu'affirmativement parce que la liberté confère à l'Homme le pouvoir de créer, d'évoluer et finalement de prévoir demain. La découverte de l'avenir est le propre de l'espèce humaine, alors que les animaux ne vivent qu'en fonction du présent.

L'Homme est né pour le changement dans un monde qui ne cesse de changer et dont il est désormais responsable.

Le progrès est-il une fatalité ?

Jusqu'à la Renaissance, on ne croyait guère au progrès. Les penseurs de l'époque étaient persuadés que l'humanité approchait de son terme. Ce n'est qu'à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle que la notion de progrès prend réellement racine, pour atteindre son apogée au XIXe siècle. Puis, les philosophies du soupçon nourries par Marx, Nietzsche et Freud, remettent en question les croyances. La peur s'installe au XXe siècle et l'humanité, allant de découverte en découverte, éprouve de plus en plus besoin de savoir où elle va, pour donner un sens au progrès qui se développe comme une fatalité et devient une menace pour l'être humain.

Le passage du XXe au XXIe siècle est marqué par l'abandon des croyances dogmatiques qui ne se diluent pas dans l'incroyance, mais s'éparpillent dans une nébuleuse de croyances. La vérité définie jadis par les religions historiques, par les grandes philosophies, puis par la science qui avait réponse à tout, n'est plus perceptible. Un doute profond s'est généralisé et devant ce désarroi, une

anarchie s'est installée qui consiste à croire tout et n'importe quoi, comme si l'aiguille d'une boussole devenue folle, cherchait désespérément le nord.

Si le savoir enrichit considérablement la réflexion, il est paradoxalement cause d'un profond désenchantement que Freud a appelé « *les grandes blessures narcissiques* »

-La première blessure est la découverte de l'héliocentrisme. Depuis Galilée, la Terre n'occupe plus la position centrale de l'univers. Elle n'est qu'un satellite du soleil. Et pourtant, la décentration s'accélère, puisque le soleil est relégué au rang d'une banale étoile, parmi des milliards d'autres.

-La deuxième blessure a été infligée par Darwin qui démontre que l'Homme n'est pas une création originale mais qu'il s'insère dans le monde animal. L'Homme ne partage-t-il pas avec le chimpanzé 99% de gènes communs ?

-La troisième blessure enfin vient de Freud qui décèle que l'essentiel de la pensée est inconsciente. Ce que nous appelons « conscient » ne représente que la partie visible de l'iceberg, l'inconscient formant la partie immergée qui est de loin la plus importante.

Il résulte de ces trois blessures une relation étroite entre la recherche de la vérité et la découverte d'une désillusion. Elles nous incite à penser autrement en ayant recours au « *savoir* » et non plus au « *croire* ».

Primauté du savoir

Le savoir est l'arme essentielle pour combattre les peurs nées de l'ignorance et véhiculées par les croyances. Il est le ferment de l'éducation qui est la seule riposte que la civilisation ait inventé pour lutter contre la barbarie.

Aujourd'hui, l'évolution nous fait découvrir que tout change et se transforme dans l'écoulement du temps. Chaque instant de notre vie ne témoigne pas seulement de notre existence, mais aussi de notre devenir.

Le début de l'évolution reste pourtant un mystère. Deux hypothèses se présentent : ou l'univers est unique, ou il fait partie d'une infinité d'univers. Dans le premier cas, l'existence d'une cause première qui a permis à l'évolution d'aboutir à l'Homme ne pose aucun problème. Dans le second cas, il est difficile d'imaginer un moment initial. Tant que les religions avaient la prétention de tout expliquer, il était impensable de refuser une cause première. Il n'y avait ni agnostiques ni athées au Moyen Age.

Le cosmologiste anglais Stephen Hawking propose une troisième hypothèse, à mi-chemin entre les deux hypothèses précédentes. Pour lui, l'espace-temps serait sans limite, c'est-à-dire que l'univers aurait toujours existé, ce qui met en échec la notion de création. Stephen Hawking suggère que « *l'univers ne pourrait être ni créé, ni détruit, il ne pourrait qu'ÊTRE.* » (Une brève histoire du temps, p.173) Echo étonnamment moderne d'une réalité hors du temps et de l'espace qui me fait penser à Moïse définissant ainsi Yaveh : « *Je suis celui qui Est* ».

PREPARER L'AVENIR

La perte des repères

Depuis la découverte de l'évolution, une conception dynamique a succédé à l'antique vision fixiste du monde et ce changement a modifié la façon de penser et d'agir. Les repères se sont estompés. La rupture avec un passé façonné par les croyances entraîne la remise en question des traditions et laisse l'Homme désemparé. La notion d'ordre fait place à celle de changement : les coutumes, la morale et les religions sont remises en question. Le défi est énorme, car si nous ne pouvons plus arrêter le changement, il nous incombe désormais de le contrôler, de participer au vaste chantier des nouvelles formes de vie en société et du développement de la personnalité de chacun. Comment y parvenir ?

Chaque être humain doit pouvoir se personnaliser par une réflexion toujours grandissante née de la connaissance qui dévoile un monde ouvert à tous les possibles où les valeurs acquièrent une signification évolutive, à la fois sur le plan de l'épanouissement de la personne et de la société.

Nous ne pourrions construire la société de demain que si nous nous reconnaissons mutuellement comme personnes à la fois autonomes et solidaires. La formule cartésienne : « Je pense donc je suis » est dépassée. Il faut introduire l'altérité dans notre réflexion : « *Je pense, parce que tu es pour que je sois* ».

Crise ou mutation

La crise est un événement passager qui perturbe l'ordre existant, alors que la mutation fait apparaître quelque chose de nouveau, remplaçant quelque chose d'ancien. Prenons l'exemple des transports. La révolution ne s'est pas faite par l'amélioration des moyens existants, mais par leur disparition et leur remplacement par des moyens radicalement différents. L'apparition du chemin de fer, de l'automobile et de l'avion, constitue une mutation. Il n'y avait rien de semblable auparavant.

Pendant longtemps, le travail fut considéré comme une malédiction divine induite par la désobéissance de nos premiers parents au jardin d'Eden. Puis, l'antique fatalité de la sueur, des larmes et de la fatigue, fut relayée par la machine et récemment par le robot. Les Hommes découvrent soudain un temps libre pour réfléchir, communiquer, échanger leur savoir et leurs émotions. Sauront-ils se rapprocher, s'unir et utiliser leur énergie libérée par la machine et le robot, pour construire leur avenir, en oeuvrant ensemble, ou passeront-ils leur temps à se distraire ?

L'évolution est devenue si rapide qu'aucune école ne peut dispenser des connaissances pour toute la vie. L'éducation doit être permanente. Penser et agir doivent se situer dans le cadre d'une liberté créatrice qui ne peut se développer qu'en référence à la culture, tout en reconnaissant à l'autre la même liberté forgée par les mêmes valeurs culturelles.

La liberté en danger

La liberté, comme l'amour, est apparue avec l'Homme. Elle ne s'arrête pas là où commence celle de l'autre, selon une conception individualiste. Elle me fait dépendre de l'autre sans lequel mon existence n'a pas de sens.

La liberté qui donne à l'Homme la capacité de penser le futur, se construit à partir d'en bas. Il faut d'abord que l'individu se personnalise pour qu'il puisse ensuite se socialiser afin d'aboutir à ce que Teilhard de Chardin a appelé la « *noosphère* », cette couche pensante de la Terre qui n'est autre que l'humanité en voie d'unification, cette « *humanogénèse* ».

La liberté ne peut donc devenir créatrice que si elle anime, non pas une action défensive, propre à tous les conservatismes, mais une vision globale du changement qui nous pousse à être les acteurs d'un monde en profonde mutation.

Pour y parvenir, il faut développer ce qu'Albert Jacquard appelle une « *démocratie de l'éthique* ». Elle exprime un nouveau besoin de vivre ensemble où l'individu apprend à être une personne responsable de l'ensemble de la société et non un simple rouage, tel qu'il apparaît dans les sociétés totalitaires.

Le pire vieillissement n'est pas celui dû à l'écoulement du temps, mais celui qui nous enferme dans les concepts d'autrefois s'opposant à la réalité d'aujourd'hui. Le danger consiste à se polariser sur les valeurs traditionnelles et immuables, sur la permanence des dogmes et de tous les concepts hérités d'un monde statique qui sont à la source de l'intégrisme qui refuse l'évolution. Le terrorisme a germé dans le terreau de l'intégrisme.

Penser demain

L'avenir n'existe pas, il n'est écrit nulle part. L'instant qui défile se transforme aussitôt en passé et seule la durée prolonge le présent dans l'avenir. Or, la notion de durée n'intervient pas suffisamment dans la réflexion en général, qui ne s'intéresse qu'au vécu immédiat.

Penser autrement en pensant demain nous fait changer de registre : remplaçons compétition par émulation, opposition par proposition et affrontement par confrontation. Est-ce de l'utopie ? Aujourd'hui peut-être. Le propre des exigences éthiques n'est pas de correspondre à ce qui est, mais de signifier ce qui devrait être.

Toutes les grandes idées qui ont fait progresser l'humanité ont procédé d'une utopie, des messages bibliques à la Déclaration des droits de l'Homme. En 1945, la construction d'une Europe en paix était une utopie. Aujourd'hui, la communauté européenne est devenue une réalité, consciente que son avenir dépend de la solidarité des liens que ses membres tisseront entre eux. « *Le progrès c'est une montée de conscience* » disait Teilhard de Chardin et cette montée suppose que le domaine économique, comme le domaine technologique, soit soumis à la poursuite de l'humanisation qui relève d'impératifs éthiques, pour déboucher sur l'humanisation.

Je suis volontairement optimiste, car je constate qu'à tous les grands tournants de l'Histoire, la force des idées a triomphé des pesanteurs dogmatiques. Socrate et Jésus qui n'ont rien écrit ont réussi, par la seule magie du verbe à imprégner la conscience des Hommes jusqu'à nos jours. L'évangile de saint Jean débute par « *Au commencement était le verbe...* » Pourquoi cette même force du verbe ne l'emporterait-elle pas une nouvelle fois sur la logique de ceux qui s'enferment dans leurs dogmes ?

Quand un dogme s'oppose à l'épanouissement humain, ce n'est pas l'Homme qu'il faut changer, mais le dogme.

Alors que les peuples repliés sur eux-mêmes ne soupçonnaient pas encore les prémices des sanglantes secousses nationalistes qui allaient déchirer notre planète, Teilhard de Chardin, dès 1931 esquissait les directions et les conditions de l'avenir dans une vision prémonitoire :

« *Les ressources dont nous disposons aujourd'hui, les puissances que nous avons déchainées, ne sauraient être absorbées par les systèmes étroits des cadres individuels ou nationaux dont se sont servis jusqu'ici les architectes de la Terre humaine... L'âge des nations est passé. Il s'agit maintenant si nous ne voulons pas périr, de secouer les anciens préjugés et de construire la Terre... Plus je regarde scientifiquement le Monde, -moins je lui vois d'autre issue biologique possible que la conscience de son unité* ». (T.VI,p.46)

Cette vision du futur ne pouvait être qu'une utopie, parce qu'elle bousculait les dogmes immuables censés préparer l'avenir. Et pourtant, l'utopie de Teilhard a été réalisée par Robert Schuman et les autres pères de l'Europe, parce que les dogmes nationalistes avaient abouti à de fausses solutions dressant une partie de l'humanité contre l'autre.

Ceux qui continuent à militer en faveur du renforcement d'un nationalisme xénophobe sont à la fois des aveugles de l'Histoire, des éclopés du savoir et des naufragés du futur, parce qu'ils ne comprennent rien à l'évolution. Comment se préparer à cette mutation ?

Anticiper les changements

Le recul de la mortalité infantile, les progrès de la médecine, l'amélioration des conditions de vie, ont abouti à l'explosion démographique qui exige un contrôle des naissances. En deux siècles l'espérance de vie a plus que doublé.

Jadis, procréer était un devoir. Il fallait peupler la Terre et rendre ainsi hommage au Créateur qui donnait à l'Homme cette injonction : « *Croissez et multipliez vous* ». Dorénavant il faut freiner ce mouvement exponentiel. Chaque naissance devrait résulter d'un projet, en regard de l'épanouissement de l'enfant et non plus du seul acte d'amour.

La Terre est menacée de surpopulation dans les régions où l'être humain vit en dessous du seuil de pauvreté. Puisqu'il existe un « *inconscient collectif* » qui, selon Jung, est une disposition héréditaire à réagir, pourquoi les pays riches ne développeraient-ils pas une « *conscience collective* » capable de gérer l'avenir en contrôlant la démographie à l'échelle planétaire ? Il faudrait que les religions en admettent l'urgence et cessent de considérer la procréation comme la seule finalité de l'acte d'amour, afin que « *l'inconscient collectif* » ne devienne pas une « *inconscience collective* ».

La curiosité et le doute

On ne peut préparer l'avenir que par la recherche et la compréhension du monde actuel. Il faut découvrir des pistes possibles, en tâtonnant, pour pouvoir choisir ensuite celle qui paraît déboucher sur l'horizon le plus vaste où les Hommes pourront se rapprocher sans s'écraser et s'unir en se personnalisant.

Le tâtonnement est confronté au doute qui permet de repenser tout raisonnement et d'accepter l'erreur comme une éventualité toujours présente. C'est la méthode utilisée par tout chercheur, quel que soit l'objet de sa quête.

Le doute permet de comparer plusieurs données possibles que la connaissance nous révèle grâce à la curiosité. Apprendre à douter nous incite à mieux différencier le croire du savoir. Emmanuel Levinas décrit admirablement cette démarche : « *Le savoir ne devient savoir d'un fait que si, en même temps, il est critique, s'il met en question, remonte au-delà de son origine.* »

La curiosité et le doute permettent de rechercher une cohérence entre ce qui est le plus accessible à notre intelligibilité. Nous éviterons ainsi d'être enfermé dans un système parcellaire comme le préconisait Pascal : « *Il vaut mieux savoir un peu de tout que tout d'une seule chose* ». Tout d'une seule chose nous enferme dans cette chose.

L'Homme en quête de finalité

Prendre l'être humain pour finalité, c'est lui permettre de se construire lui-même sur la trajectoire de l'évolution, pour la seule raison que « *l'Homme ne progresse qu'en élaborant lentement, d'âge en âge, l'essence et la totalité d'un Univers déposé en lui* » souligne Teilhard de Chardin. Il a, grâce à sa liberté, acquis le pouvoir de se dépasser pour devenir « plus ».

La grande duperie que je n'hésite pas à qualifier de crime de « *lèse-humanité* », consiste à faire croire qu'un monde d'organisation fondé sur la seule croissance économique, plonge ses racines dans la réalité humaine. Seule la quête de ce qui transcende peut donner du sens par la découverte d'une vision du monde, de la vie et de l'Homme, qui engage chacun dans tout son être, au-delà du réfutable, du démontrable et du négociable.

Il n'est pas étonnant que le phénomène religieux, confronté au vide spirituel, fasse irruption dans le monde, à travers l'islam. L'islam régissant à la fois la vie religieuse et profane du musulman est apte à sécuriser l'Homme en quête d'un sens qu'il ne trouve pas dans le monde moderne acquis aux sirènes du matérialisme. Malheureusement, l'islam est menacé par le fondamentalisme parce qu'il n'a pas su évoluer. Il perd alors sa forme pure pour devenir un totalitarisme odieux qui ne s'acharne pas contre la civilisation occidentale, mais contre la civilisation tout court.

L'Homme n'est pas engagé dans un combat de civilisation, mais dans la défense de valeurs qui sont la rencontre des cultures et de la démocratie, qui fondent la civilisation. Il n'y a pas de civilisation occidentale et de civilisation orientale, il n'y a qu'une civilisation humaine.

Prendre l'être humain pour finalité, consiste à créer les conditions lui permettant de devenir ce qu'il n'est pas encore, car l'Homme n'est pas, il devient. Pascal déjà sentait que chacun porte en lui son propre dépassement : « *l'homme passe infiniment l'homme.* » Face à la mondialisation, phénomène irréversible, le développement économique ne peut être qu'un moyen et non une fin.

Vivre ensemble

La mondialisation a été ébauchée dès que les premiers Hommes ont envahi la Terre. Ce mouvement n'a cessé de s'amplifier pour former les sociétés primitives, les empires.

Au XXe siècle, les idéologies totalitaires ont voulu dominer le monde. La dictature du fort sur le faible pour le fascisme, celle du faible sur le fort pour le communisme, la domination d'une race supérieure pour le nazisme. Toutes ces prétentions ont échoué, parce qu'elles avaient occulté la notion de transcendance qui pousse l'Homme à se dépasser lui-même.

Aujourd'hui, la mondialisation est devenue économique et technologique. Elle apparaît, de ce fait, sous un aspect essentiellement quantitatif. Il serait insensé de la refuser, mais elle se doit d'être accompagnée afin que le développement économique et technologique converge avec l'épanouissement culturel.

Pour que l'ère planétaire ne sombre pas avant d'avoir pu s'épanouir, ne faut-il pas appliquer le principe de solidarité et de globalité né du complexe trinitaire « *Liberté, Egalité, Fraternité* » à toutes les instances ? Le monde ne peut continuer à vivre sans finalité tel un bateau ivre sans gouvernail, livré aux caprices des vents.

Le fait de reporter constamment ailleurs la responsabilité, en désignant à tous les stades de la société des boucs émissaires, tout en réclamant toujours plus de droits sans contrepartie, déclenche un déséquilibre dangereux.

Il est urgent d'ajouter aux droits les « *devoirs de l'Homme* » pour responsabiliser chacun par rapport à tous. Droits et devoirs doivent fonctionner en harmonie pour que chacun puisse affirmer son identité et reconnaître celle de l'autre. Ce n'est qu'à ce prix que la société pourra se réenfanter et relier ce qui est séparé, sans effacer les différences.

Contrairement au chant triomphant de « *l'International* », ce n'est pas la lutte finale que nous devons aborder, mais la lutte primordiale ouverte sur plusieurs possibles.

L'avenir sera ce que nous en ferons, il dépend de l'équilibre que nous réaliserons entre notre devenir individuel et le devenir de la société, passage obligé pour construire l'humanité de demain.

Le prophétisme juif nous a légué l'espérance, la Grèce a développé la raison, le christianisme a instauré la foi en l'Homme, les Lumières enfin ont laïcisé le message judéo-chrétien. Tous ces héritages sont solidaires et constituent notre origine. Ils nous rappellent la permanence de la culture

Permanence de la culture

Le beau et l'émerveillement ont disparu de l'art, de même que la recherche du bien n'est plus du ressort de la morale qui n'ose plus dire son nom. La sagesse n'est plus une préoccupation majeure de l'esprit et la transcendance est déconnectée de sa source immanente. Il faut donc affronter un monde incertain, à la lisière du chaos, sans oublier que tout ce qui est précieux est fragile et que tout ce qui vit doit se régénérer pour continuer à vivre.

L'érosion des religions historiques, la confusion dans l'art contemporain, sont la même expression du sacré qui tombe en lambeau. L'émotion a permis à l'Homme de passer du langage articulé à la quête religieuse et à l'expression artistique dont les premiers vestiges, vieux de 15 000 à 30 000 ans, sont visibles dans les grottes, à travers le monde.

Les mutations que nous sommes en train de vivre sont si fortes qu'elles masquent les permanences que sont la beauté sublimée, l'émotion mystique et l'amour transcendant qui fondent le sacré. Ces dimensions nous rappellent que nous n'habitons pas seulement prosaïquement, mais aussi poétiquement la Terre.

« *Le monde a une dimension esthétique, il n'est beau que par le regard que l'Homme porte sur lui. Supprimons ce regard et la beauté n'a plus de sens* », me confia un soir Albert Jacquard. Il faut réapprendre à regarder esthétiquement le monde pour continuer à chercher le sens profond de la condition humaine.

L'art contemporain exprime la confusion de notre époque due à la perte des repères. Plus que jamais les artistes actuels interrogent un réel qui n'est vécu que dans l'instant, par une société sans projet et sans finalité, d'où les recherches multiples et parfois désespérées qui vont dans tous les sens. Tout est possible, tout est permis, dans une exposition d'art contemporain, d'où émergent pourtant d'indéniables chefs d'œuvre.

Eclairage pour l'avenir

L'art ne peut se résoudre à n'être que le témoin d'une époque, il est aussi le révélateur de la condition humaine qui a besoin, pour évoluer, de ne pas oublier les permanences véhiculées par la culture. L'esprit humain ne peut se contenter de surfer sur les vagues d'une abstraction stérile. Il veut à la fois admirer le monde et comprendre la souffrance. L'affect est incontournable. L'« *Ego affectus est* » de saint Bernard est inséparable de l'« *Ego cogito* » de Descartes.

La quête d'un espace où règne la joie, la beauté et l'amour, que nous suggère la musique classique est étrangement absente des préoccupations actuelles du plus grand nombre. Parallèlement et comme en osmose, l'absence de projet de notre société brouille l'avenir et favorise la recherche d'un « *chacun pour soi* » où les habiles deviennent les plus forts et discréditent la notion égalitaire.

Comment structurer « *l'individuel* » et « *l'universel* », le « *toi* » par rapport au « *moi* » qui entraîne le « *nous* » ? Notre devenir dépend de l'équilibre que nous saurons établir entre les aspirations individuelles et l'harmonisation des individus dans le groupe, à tous les niveaux de la société.

La liberté individuelle peut faire découvrir à chacun qu'il représente, non seulement une simple entité mais aussi une valeur qui peut avoir un sens. Sens de la vie sur Terre et place de la terre dans l'univers. Cette ouverture peut alors susciter un désir de transcendance. Un « *plus* » qui nous tarade, un Dieu qui se situe au-delà de nos concepts, en « *étant* » et non en « *existant* ».

La transcendance se situe au cœur de l'évolution dans la direction d'une complexité croissante, parce qu'elle ne peut s'abîmer dans l'absurde, à moins de rendre absurde le processus de complexification qui, parti de la matière la plus inorganisée, a abouti à la conscience. Si l'apparition de la vie s'explique depuis la découverte de la molécule ADN, l'apparition de la conscience échappe au savoir, mais elle fortifie la foi en l'avenir. Entre la foi en l'avenir et l'absurde prôné par ceux qui refusent tout sens, je choisis la foi en l'avenir, à cause de l'absurdité de l'absurde.

Depuis que la conscience a effleuré, il y a environ 3 millions d'années, l'Homme n'a cessé de chercher qui il était, d'où il venait et où il allait. Sachant qu'il sait, l'Homme a acquis le pouvoir de faire des prévisions et de tisser des liens avec les autres Hommes. L'évolution n'est plus livrée à elle-même. Elle dépend désormais de la liberté de chacun de choisir une direction, dont le passé le plus lointain est un éclairage qui indique un cheminement possible.

Le sens apparaît alors comme une tension qui nous pousse à préparer l'avenir en fonction de l'extraordinaire cohérence du passé, qui a débuté par l'attraction des particules élémentaires pour aboutir à l'attirance des personnes, mue par le désir qui s'embrasera dans l'amour.

Le sens incite chacun à devenir responsable des conditions d'existence des prochaines générations. Cette responsabilité fonde l'obligation morale de maîtriser le changement, pour pouvoir gérer ce paradoxe incontournable : être responsable d'un avenir imprévisible, les portes ouvertes sur l'espérance et le goût de vivre.

B.P